raison aux dictatures qui la combattent avec une poigne de fer, de la chinoise à la nord-coréenne, en imposant d'impitoyables réclusions à leurs populations. Ce troll qui aime nous prendre à rebrousse-poil ricane à chaque mauvais coup, jurerait-on.

Notre croyance naïve dans la capacité de la science à nous protéger contre la peste et le choléra s'en trouve ébranlée. Notre foi dans le progrès et dans l'aptitude des démocraties à prendre les bonnes décisions aussi : tant d'heures de débats publics pour se retrouver avec dix fois plus de morts que le Tchad ou le Vietnam, où (presque) rien n'est discuté ! Nous qui croyions avoir dominé la nature et multipliions les *mea-culpa* pour le mal qu'on lui avait fait ! Ce vrai petit diable nous fait paraître d'incorrigibles naïfs...

Voilà qu'il nous oblige à nous méfier les uns des autres, à éviter comme la peste de nous embrasser, de nous toucher, de nous parler, comme si nous étions nos pires ennemis. Encouragées par une défiance sexuelle grandissante, la décence et l'abstinence se réimposent comme les clefs de notre survie, ce que le sida n'était pas même parvenu à faire. « *Noli me tangere* », répète-t-on à voix basse...

On redécouvre aussi qu'il existe, en réserve dans la nature, dans les bronches des chauves-souris et les glaires de petits mammifères, des milliers de virus susceptibles de nous nuire durablement, et pour rien, pour le simple plaisir d'exister – si tant est qu'un virus éprouve du plaisir. Toujours plus sensibles à la cause des animaux, au point d'exiger qu'on leur attribue une identité juridique, nous nous sommes tus quand il a fallu tuer préventivement des millions de visons abritant des variants susceptibles d'échapper à nos vaccins. Nos milliards servent d'abord à exterminer ce virus vif et dansant comme le furet – un des animaux soupçonnés de nous l'avoir transmis. La compassion n'est plus dans nos moyens.

Notre amour pour les bêtes a toujours été sélectif, en vérité. Nous choisissons, contrairement aux jaïns indiens,